

Le « recoin des tectiformes » du Castillo est un petit diverticule couvert de signes quadrangulaires et de bandes de ponctuations qui est bien connu par le calque qu'en a fait l'abbé Breuil. L'hypothèse de Vicente Moreno est que les ponctuations verticales représentent les rivières Besaya-Saja et Pas et que les quadrangulaires représentent des montagnes.

Dans la diaclase finale de La Pasiega-A, ce sont encore des signes quadrangulaires, mais ils ne sont plus accompagnés de ponctuations. Il faut cette fois admettre que deux fissures en tiennent lieu. C'est également le cas pour les quadrangulaires de la galerie terminale d'Altamira (*cola de caballo*) qui sont séparés en deux groupes par un creux profond (figurant selon l'auteur la rivière Saja ?).

Cette interprétation me semble difficile à accepter pour deux raisons. La première est que les signes quadrangulaires cantabriques diffèrent tous les uns des autres par de petites variantes (remplissages de bandes scalariformes, division en plusieurs compartiments). Cela semble plus compatible avec des identifiants de groupes humains qu'avec des marqueurs géographiques. D'ailleurs, ces signes quadrangulaires compartimentés existent en bien d'autres sites, y compris en France (Lascaux, Gabillou). La deuxième raison vient de la comparaison avec la réalité géographique. Contrairement au cas de Las Estrellas qui s'adapte de façon quasi parfaite à la carte du XIX<sup>e</sup> siècle, les écarts avec les cartes modernes de la Cantabrie sont beaucoup plus importants. En tout cas, l'interprétation proposée emporte moins facilement l'adhésion.

Le cas se complique encore avec un signe de la grotte d'Altamira qui est censé figurer non plus une carte régionale, mais un plan de la cavité. Ce signe se trouve dissimulé sous une corniche au fond d'un étroit camarin. Il est constitué de bandes scalariformes qui suivent la linéarité de la corniche qui leur sert de support. On se demande pourquoi avoir choisi ce lieu caché qui passe totalement inaperçu et ce support linéaire qui n'évoque en rien la forme de la cavité. C'est faire peu de cas de l'extraordinaire capacité des Paléolithiques à mettre à profit la morphologie des parois. On imagine mal qu'ils aient choisi un support aussi mal adapté à un projet de plan de la cavité.

Un autre exemple est donné par deux signes de la grotte de la Pileta (Malaga) qui sont également censés figurer le plan de la cavité. Il faut cette fois encore faire

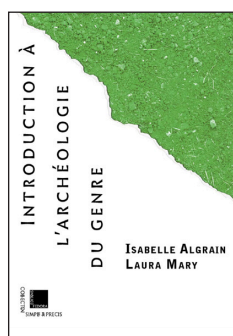
abstraction du tracé tortueux des galeries pour suivre le déroulé proposé. Il est difficile de comprendre comment des dessinateurs capables de reproduire à la perfection un territoire de 3 000 km<sup>2</sup> commettraient autant d'erreurs pour dessiner un plan de quelques centaines de mètres.

Mais je crois qu'il serait contre-productif de mettre l'accent sur les tentatives de Vicente Moreno, infructueuses selon moi, visant à montrer que beaucoup de signes paléolithiques pourraient être interprétés comme des cartes ou des plans, car cela aurait pour conséquence de détourner le lecteur du seul cas qui me semble bien établi, celui de la carte d'Andalousie de la grotte de Las Estrellas. Il me semble que cette découverte est de première importance, car elle montre l'exceptionnelle capacité d'abstraction des hommes et des femmes de ce temps, qui ont été capables de représenter en deux dimensions un territoire immense et les réseaux d'échange qui jouaient un rôle capital dans leur vie quotidienne. C'est, à mon avis, le point positif qu'il convient de retenir de l'ouvrage de Vicente Moreno, car cela constitue une avancée majeure dans la compréhension de l'esprit des Paléolithiques. Bien entendu, s'ils l'ont fait en Andalousie, ils peuvent aussi l'avoir fait ailleurs, mais je pense que les exemples retenus ne permettent pas de montrer que ce fut une préoccupation essentielle de la part des Paléolithiques.

Les historiens de l'art savent, depuis Erwin Panofsky, que l'interprétation iconologique d'œuvres produites par une culture étrangère est quasiment impossible, ce qui rend le cas de la carte de Las Estrellas tout à fait exceptionnel. Vicente Moreno s'est sans doute laissé emporter par l'euphorie de la découverte. Il n'est pas le premier à succomber au désir de généraliser une interprétation ponctuelle, au risque de détourner l'attention de l'intérêt majeur que celle-ci portait en elle. C'est une tendance bien naturelle à laquelle beaucoup ont cédé avant lui.

Le livre de Vicente Moreno est très bien présenté, agrémenté de nombreuses photographies et d'une lecture facile (pour ceux qui lisent l'espagnol). L'édition est complétée par des annexes très utiles où des dessins géographiques sont superposés aux œuvres préhistoriques sur des feuilles semi-transparentes, un procédé que l'on n'a plus connu depuis les ouvrages de Breuil publiés par la Principauté de Monaco.

Georges SAUVET



**ALGRAIN I., MARY L. (2024)**  
– *Introduction à l'archéologie du genre*, Talence, Éditions Fedora (coll. Simple et précis), 348 p., ISBN : 979-10-96137-20-6, 23 €.

Cet ouvrage constitue une contribution à la fois précieuse et nécessaire, en ce qu'il vient combler un manque patent. En

effet, malgré l'abondance des publications consacrées à l'archéologie du genre depuis les années 1980, aucune synthèse à la fois didactique, structurée et accessible n'était jusqu'ici disponible. C'est désormais chose faite, avec un livre qui se caractérise par sa pertinence, sa concision et son honnêteté intellectuelle. Il est en outre publié en français et a été traduit récemment en anglais.

Conçu comme un véritable outil de travail, l'ouvrage est enrichi d'encadrés thématiques qui reviennent sur des notions, des sites ou des débats clés (par exemple la *Critical race theory*, le « matriarcat originel » ou la tombe

de Vix), proposent des clarifications conceptuelles (féminisme matérialiste et féminisme différentialiste, *care*, etc.) ou présentent des figures majeures du champ disciplinaire (Conkey et Spector, entre autres). Un glossaire et une bibliographie générale, assortie de références spécifiques à chaque chapitre, viennent enrichir l'ensemble. Le livre s'adresse prioritairement aux étudiant·es et aux professionnel·les de l'archéologie, mais pourra également intéresser un public plus large désireux de comprendre ce que l'archéologie du genre recouvre réellement.

L'ouvrage est structuré en une introduction, trois parties, quatorze chapitres et une conclusion.

L'introduction (p. 15-39) propose une définition rigoureuse du genre, mobilisant des références philosophiques, anthropologiques et sociologiques, et pose d'emblée la question des relations entre sexe et genre, dans leur variabilité biologique, culturelle et sociale. Deux points fréquemment mal compris y sont discutés. Le premier concerne l'opposition entre sexe et genre : si le sexe constitue un donné biologique, les autrices rappellent que les manières de le penser varient historiquement et culturellement, et participent ainsi à la construction du genre. Le second porte sur la variabilité biologique du sexe : ses différentes dimensions (sexe chromosomique, gonadique, hormonal, phénotypique, etc.) peuvent être discordantes chez un même individu. Toutefois, cette variabilité reste le plus souvent imperceptible et la binarité du dimorphisme sexuel est la principale base sur laquelle se construisent les catégories de genre. Dès lors, les études archéologiques du genre doivent nécessairement s'appuyer en premier lieu sur le sexe biologique, ce qui suppose des méthodes rigoureuses de détermination sexuelle des squelettes, pour lesquelles l'ouvrage fournit des outils critiques utiles. L'introduction rappelle en outre un principe fondamental selon lequel toute science, y compris la plus « dure », est le produit de son époque et, si l'objectivité scientifique absolue est illusoire, elle n'en demeure pas moins un horizon vers lequel il convient de tendre par l'exigence méthodologique et la réflexivité : autrement dit, les études de genre ne sont ni plus militantes ni plus subjectives que n'importe quel autre champ scientifique. Elle s'achève enfin par une définition claire de l'archéologie du genre, que l'on pourrait résumer ainsi : l'étude des relations entre genre et culture matérielle.

La première partie est consacrée à l'histoire de l'archéologie du genre et des identités (p. 41-99). Elle s'ouvre sur un panorama synthétique mais solide des grands courants féministes, des années 1940 à nos jours : féminisme essentialiste, matérialiste, *LGBT studies*, *queer studies*, jusqu'aux mobilisations contemporaines telles que #MeToo. Ce cadrage est suivi d'un état des lieux de l'archéologie du genre aux États-Unis, en Europe francophone et non francophone, puis dans le reste du monde. Il apparaît clairement que les pays européens francophones, longtemps en retrait, amorcent aujourd'hui un rattrapage progressif : depuis 2010, thèses en archéologie du genre, tables rondes, publications se succèdent en Belgique, en France et en Suisse francophone, tandis qu'en Norvège, au Royaume-Uni, en Allemagne et en Espagne, la ten-

dance a démarré bien plus tôt, dans les années 1980 et 1990. On constate également que l'archéologie du genre s'est développée en premier lieu dans des pays occidentaux industrialisés, parfois marqués par une histoire coloniale (États-Unis, Australie), avant d'être importée avec plus ou moins de succès, souvent par des chercheur·ses occidentaux, en Afrique, en Asie ou en Amérique latine (par exemple, en Chine, sous l'impulsion de deux chercheuses états-uniennes, Sarah M. Nelson et Kathryn M. Linduff). Les autrices soulignent que cette diffusion n'est pas sans poser problème : elle interroge la persistance de rapports de domination dans la transmission d'une approche pourtant conçue, dès l'origine, comme émancipatrice. Cette question est au cœur du chapitre suivant, qui montre comment l'histoire des peuples autochtones ou déportés a parfois été instrumentalisée à des fins racistes ou nationalistes, suscitant en retour le développement des archéologies autochtones, de l'archéologie afro-féministe, ou encore de l'archéologie décoloniale. Associés à l'archéologie *queer*, ainsi qu'aux études sur les masculinités et la sexualité, ces courants ont notamment permis de penser les systèmes de genre dans leur diversité et ont contribué à l'enrichissement théorique de l'archéologie du genre.

La deuxième partie concerne l'étude du passé en termes de genre et ses méthodes (p. 101-208). Elle débute par une présentation des procédés de détermination du sexe, en insistant à juste titre sur la nécessité d'exprimer les résultats en termes probabilistes. Cinq grands chapitres structurent ensuite l'analyse des manifestations matérielles du genre : le corps genré (marqueurs d'activité, pathologies, déformations, alimentation), les objets du genre et la transgression des normes, la performance du genre (apprentissage, apparence, usages de l'espace), la division sexuée des tâches, et enfin les représentations du genre (iconographie de la violence, des féminités et des masculinités). Chaque chapitre est étayé par des études de cas issues de l'archéologie, mais aussi de l'anthropologie, de l'ethnologie ou de l'histoire, offrant au lecteur une approche concrète et dynamique du genre comme fait social et matériel. De nombreuses questions sensibles sont abordées, notamment celle du matriarcat, dont les autrices rappellent à juste titre qu'il n'existe pas et n'a probablement jamais existé (p. 140-141). Leur position sur la transgression des normes de genre mérite d'être soulignée, en particulier à propos des femmes inhumées avec des armes. Plutôt que de conclure hâtivement à l'existence de guerrières vikings ou de chasseuses préhistoriques, il convient d'interroger la nature du lien entre l'individu et les armes, et de croiser systématiquement ces données avec d'autres sources, telles que les archives textuelles ou les marqueurs osseux d'activité. Cette partie s'achève sur une réflexion critique concernant les stéréotypes de genre encore largement véhiculés dans les expositions archéologiques, ainsi que sur les initiatives existantes ou à développer pour y remédier. On notera au passage que les autrices ont la gentillesse de m'attribuer la typologie des pouvoirs alors que celle-ci est tirée d'une publication de Suzanne Spencer-Wood,

parue en 1999 dans l'ouvrage dirigé par Tracy Sweely, *Manifesting Power* (p. 175-183).

La dernière partie porte sur la place des femmes et des minorités en archéologie (p. 209-294). Elle s'ouvre sur une brève histoire de l'invisibilisation des archéologues féminines et de leurs travaux, parfois plagiés ou appropriés par des collègues masculins, voire par leur directeur ou leur conjoint. En France, la reconnaissance de cet *effet Matilda* demeure récente et encore largement sous-estimée. S'agissant de la période propre à notre association, à savoir la préhistoire, la réhabilitation des trajectoires et des biographies de femmes archéologues demeure encore balbutiante<sup>1</sup>. À l'échelle mondiale, le plafond de verre, bien que légèrement fissuré, demeure une réalité : les femmes restent moins représentées que les hommes aux postes de responsabilité et comptent pour seulement 30 % des auteur·rices dans les revues d'archéologie les plus prestigieuses. La division sexuée du travail archéologique, les violences sexuelles et sexistes, ainsi que la prise en compte encore insuffisante de l'hygiène menstruelle et de la maternité font l'objet d'analyses détaillées ; en archéologie comme ailleurs, la grande majorité des victimes d'agressions sexuelles et de propos sexistes sont des femmes. Quatre chapitres complémentaires sont ensuite consacrés au racisme, au classisme, aux LGB-Tphobies et au validisme, qui reproduisent des mécanismes d'exclusion et de marginalisation comparables. L'analyse s'appuie sur des enquêtes approfondies menées dès les années 1970 aux États-Unis, en Australie et en Norvège, puis au Canada et dans le reste de l'Europe, et plus récemment en France et en Belgique, où la première enquête de ce type ne date que de 2020. Il en ressort que les femmes, les technicien·nes de fouille, mais aussi les personnes handicapées, racisées, homosexuelles ou *queer* rencontrent encore de nombreuses difficultés pour trouver leur place dans la discipline.

L'ensemble des grandes thématiques de ce champ disciplinaire est donc abordé dans le livre : l'émergence et l'histoire de l'archéologie du genre, ses liens avec les différents courants féministes, ses orientations théoriques

et méthodologiques, ses apports à la connaissance du passé, mais aussi la place des femmes et des minorités dans la discipline, l'archéologie *queer*, ou encore l'étude des masculinités. À cet égard, il montre qu'interroger les inégalités dans les rapports sociaux de sexe du passé engage nécessairement une réflexion politique et que l'archéologie du genre ne peut être dissociée ni de ses racines féministes ni de ses prolongements contemporains dans la lutte contre les discriminations.

En définitive, cet ouvrage constitue une contribution méthodologique importante à l'archéologie du genre. En proposant une synthèse à la fois rigoureuse, structurée et accessible, et en articulant histoire de la discipline, cadres théoriques et méthodes d'analyse, il offre un état des lieux solide et indispensable de ce domaine de recherche. Enfin, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, il invite également à une remise en question de nos pratiques professionnelles. À ces titres, il s'impose comme un outil de référence appelé à circuler largement parmi les étudiant·es comme au sein de l'ensemble de la communauté archéologique.

**Anne AUGEREAU**  
HDR  
Inrap Paris  
UMR 8068 Temps

DJEMA H. (2024) – Où sont les femmes? Dans les remerciements et notes de bas de page, in *Hiatus, lacunes et absences : identifier et interpréter les vides archéologiques, Actes du 29<sup>e</sup> Congrès préhistorique de France, Session Où sont les femmes ? Toulouse, 31 mai-4 juin 2021*, Paris, Société préhistorique française, p. 47-62.

### Note

(1) Le cas de Suzanne Cassou de Saint-Mathurin face à l'abbé Breuil, non répertorié dans l'ouvrage car mis en lumière seulement en 2024 par Hélène Djema, en constitue une illustration.